

LE

## CATHOLIQUE CHRÉTIEN.



Dans un village retiré vivait jadis un bon curé, au milieu de deux ou trois cents paroissiens. Un dimanche qu'au sortir de la messe il réfléchissait au peu de fruit que ses auditeurs en avaient sans doute retiré, il vint au milieu d'une douzaine d'entre eux, occupés à causer devant la porte de l'église. Il se dit qu'une conversation familière avec ces simples villageois pourrait leur être plus utile que les vêpres en latin ; il s'arrêta donc au milieu d'eux, s'assit sur un banc de pierre, et, les deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne, il dit avec bonhomie : Dis-moi, Jean, es-tu chrétien ?

— Eh ! oui, M. le curé, répondit Jean tout ébahi.

— Et comment es-tu devenu chrétien ?

— Parce que... parce que vous m'avez baptisé quand j'étais tout petit, et comme ça je suis chrétien.

— Cependant, mon garçon, penses-tu que ce voleur, que les gendarmes ont arrêté le mois dernier sur la grand'-route, et qui a été condamné hier à dix ans de galères,

pour avoir dérobé 20,000 francs à notre notaire, penses-tu que ce voleur soit chrétien ?

— Bien sûr que non !

— Et cependant comme toi il a reçu le baptême quand il était tout petit. Tu vois donc que ce n'est pas le baptême qui rend chrétien. Et toi, Georges, es-tu chrétien ?

— Oui.

— Et pourquoi !

— Parce que, moi, j'ai fait ma première communion.

— Et dis-moi, tu as bien entendu parler de Cartouche ?

— Quelquefois.

— Était-ce un chrétien ?

— Non, c'était un brigand comme Mandrin.

— Eh bien ! mon ami, Cartouche et Mandrin avaient tous deux fait leur première communion ; tu vois donc aussi que la communion ne fait pas le chrétien.

Nos bons paysans s'entre-regardaient ne sachant pas trop où leur curé voulait en venir. Celui-ci continua : M. l'instituteur, vous pourrez mieux me dire, sans doute, ce qui vous rend chrétien ?

— Le maître d'école, persuadé que le curé l'avait choisi pour trancher la difficulté à la satisfaction générale, fut un moment tout flatté de s'entendre ainsi interpellé, et après avoir toussé et craché, il répondit : Je suis chrétien, 1° d'abord, parce que je vais tous les dimanches à la messe ; 2° ensuite, parce que je me confesse tous les mois ; 3° enfin, parce que je remplis les pénitences qui me sont imposées ; je récite mes *Pater*, j'observe les jeûnes, le carême et tout le reste.

— Votre réponse est plus longue que les précédentes (le pédagogue était déjà content de ce début) ; mais elle ne vaut pas mieux (l'instituteur fit une grimace) ; car vous comprenez, continua le Curé, que tous les hérétiques que l'Eglise a condamnés, tous les hypocrites qui font métier de religion, tous ces hommes vont à la messe, jeûnent,

récitent des *Pater*, accomplissent des pénitences; et cependant, ni ces hérétiques, ni ces hypocrites ne sont chrétiens.

— L'auditoire allait de surprise en surprise, tout le monde craignait d'être interrogé; un enfant de huit à dix ans qui était là, seul n'y pensait pas, ce fut justement à lui que le Curé s'adressa.

— Dis-moi, mon petit Joseph, que faut-il pour être chrétien ?

— Monsieur, il faut aimer le bon Dieu et être bien sage.

— Béni sois-tu, Père céleste, s'écria le Pasteur élevant les yeux au ciel, de ce que tu as révélé aux enfants et aux ignorants, les choses que tu as cachées à ceux qui se croient sages et intelligents. Oui, mes amis, ce qui fait le chrétien, ce sont les sentiments de son cœur, celui qui se confie en Jésus-Christ pour obtenir de lui le pardon de ses péchés, et qui dès-lors pardonné, aime son Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même, celui-là est chrétien : en deux mots, la religion n'est pas dans les cérémonies qu'accomplissent nos pieds, nos mains ou notre bouche : elle est dans les sentiments de foi et d'amour de notre cœur. Le Curé termina ici son entretien et se retira. Ces paroles qui avaient vivement étonné nos bons paysans, ne surprendront pas autant le lecteur, lorsqu'il saura que notre curé se livrait depuis quelque temps à la lecture d'un gros volume provenant de l'héritage d'un oncle, et que cette lecture qu'on lui voyait faire matin et soir, précédée et suivie de prières, avait plus d'une fois fait oublier au bon prêtre son bréviaire et modifié ses opinions religieuses. Il croyait voir dans son église plus d'une chose qui n'était pas bonne; toutefois n'étant pas encore au clair sur tout cela, il continuait en même temps à lire son livre et à dire sa messe.

Mais cette fois, il avait blessé l'amour-propre du maître d'école, qui pour s'en venger, parla de la fameuse conversation au vicaire; celui-ci qui voulait la place du curé en

écrit à l'évêque, et le jeudi suivant, le curé reçut de son supérieur, qui était en même temps son oncle et son ami, la lettre que l'on va lire.

« Mon cher neveu et frère en Jésus-Christ! il m'a été rap-  
» porté que dimanche dernier vous aviez tenu dans votre  
» église des discours dont la conséquence serait l'inutilité et  
» la vanité de toutes les saintes pratiques de notre Eglise, et  
» qui placerait le salut de l'homme hors de l'influence du prê-  
» tre. Vous sentez combien de telles doctrines seraient dan-  
» gereuses. J'aime donc à croire qu'on a mal compris vos pa-  
» roles et que sans doute vous avez voulu dire que toutes ces  
» pratiques doivent être accompagnées des sentiments du  
» cœur; mais que pratiques et sentiments sont également  
» nécessaires; que s'il faut la foi et la repentance de la part du  
» fidèle, il faut d'une manière non moins indispensable l'in-  
» tervention du prêtre pour recevoir cette foi, pour agréer  
» cette repentance et pour accomplir les cérémonies du bap-  
» tême, de la confirmation, de l'extrême-onction, etc., sans  
» lesquelles il n'y a pas de salut. J'espère donc que vous  
» allez me répondre dans ce sens et en même temps expli-  
» quer ainsi votre pensée dans votre prône prochain. »

» Je vous salue, etc. »

Le curé lut et relut cette lettre; il y trouvait quelque chose qui blessait son cœur et son intelligence; cependant, il ne savait trop comment y répondre... Il ne répondit pas, il attendit, et pendant ce temps on s'aperçut qu'il se renfermait plus souvent dans son cabinet pour prier et lire son in-folio, comme on pouvait l'apercevoir du fond de son jardin sur lequel donnait sa fenêtre. Enfin, après quelques semaines d'études, voici la réponse qu'il fit.

Monseigneur et cher oncle!

J'ai dit que pour le salut toutes les pratiques ne servaient

à rien, et aujourd'hui, après avoir prié mon Dieu et lu sa Parole, je dis encore elles ne servent à rien. Il n'y a que trois cas possibles : le salut s'obtient ou bien par les cérémonies seules, et dans ce cas les plus grands scélérats seraient sauvés tout en mourant dans l'impénitence (ce que vous n'admettez pas plus que moi), ou bien les pratiques religieuses et les sentiments du cœur sont également indispensables, c'est ce que vous croyez vrai : et c'est ce que je vais vous montrer être faux. Si baptême, confirmation, jeûnes, messe, extrême-onction, etc., sont indispensables pour être sauvé, la Magdeleine que Jésus-Christ a pardonnée, le brigand de la droite à qui notre Seigneur a promis le paradis, saint Etienne qui est mort en martyr ne sont donc pas sauvés ; car du temps de la Magdeleine on ne disait pas la messe, le brigand n'a pas eu le temps d'être baptisé, saint Etienne n'a pu recevoir l'extrême-onction. Si les pratiques de l'Eglise sont indispensables pour être sauvé, des matelots chrétiens qu'un naufrage aurait jetés dans une île déserte, des prisonniers chrétiens qui meurent dans des pays hérétiques, ou des sauvages qui se seraient convertis par la seule lecture de la Bible et qui resteraient dans leur pays loin de tout prêtre et de tout sacrement, tous ces hommes malgré leurs sentiments, leur foi, leur amour, ne seraient donc pas sauvés, parce qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils ne *pouvaient* pas faire ? Si nos cérémonies étaient absolument nécessaires au salut, il suffirait donc qu'un mauvais prêtre refusât par caprice ou par haine les sacrements à un de ses paroissiens, pour que celui-ci fût damné ? Si vous me dites que ce sont-là des exceptions, et que, dans ces exceptions, on peut être sauvé sans nos pratiques religieuses, je vous réponds : Ces pratiques ne sont donc pas nécessaires, on peut donc être sauvé *quelquefois* sans elles, et si on le peut *quelquefois*, pourquoi ne le pourrait-on pas *toujours* ? Si la grâce de Dieu suffit à saint Etienne, pourquoi ne me suffirait-elle as à moi ? Si l'on peut être sauvé sans l'absolution d'un prêtre

dans une île déserte, pourquoi ne le pourrait-on pas dans mon village? Dieu est-il moins puissant dans un siècle que dans un autre, dans un pays que dans un autre? Et, mon cher oncle, ce que le simple bon sens nous dit, la Parole de Dieu nous le dit aussi. Ecoutez cette déclaration : « Qu'ai-je à » faire de vos sacrifices, dit l'Eternel, le parfum m'est en » abomination; cessez de mal faire, recherchez la droiture, » faites justice à l'orphelin, etc. » « Le Seigneur, dit le roi » David, ne prend point plaisir aux sacrifices. Les sacrifices » agréables à Dieu sont l'esprit froissé. C'est au cœur que » Dieu regarde. » Cependant, Monseigneur, ne croyez pas que je veuille abolir toutes les cérémonies, il en est que je crois établies par Jésus-Christ lui-même, et qui par conséquent sont bonnes et utiles. Mais autre chose est de dire qu'une cérémonie et un sacrement sont utiles, autre chose est de dire qu'ils sont indispensables. Le vin est utile dans la vie, mais lorsqu'on en manque, on peut s'en passer; tandis que l'eau est indispensable, et lorsqu'on en manque, on meurt. — Mais suivez dans ses conséquences le malheureux principe admis par notre Eglise de la nécessité du sacrement et du prêtre pour le salut des fidèles, et vous serez effrayé des abus qui en résultent. Notre Eglise a déclaré les cérémonies, nécessaires, et le cœur de l'homme naturellement corrompu a saisi ce principe avec avidité et l'a poussé plus loin; plus il a jugé le culte extérieur indispensable, plus il a cru pouvoir se dispenser des sentiments, en sorte que chacun selon goût a pu en venir à conserver à son cœur sa passion favorite, en imposant à son corps quelques pratiques de plus; car l'homme consentira volontiers à toutes les privations, à tous les sacrifices, pourvu que vous lui laissiez la liberté de conserver l'idole de son cœur, l'un l'avarice, l'autre l'orgueil, un troisième l'impureté. Il vous donnera son temps, son argent, ses peines, il se soumettra à des jeûnes, à des abstinences, à des confessions, etc. — Il regardera tout cela comme bon, utile, nécessaire, indis-

pensable pour le salut; il y attachera même plus d'importance que vous ne voulez, et cela, précisément pour satisfaire d'autant plus facilement sa passion dominante. Monseigneur, c'est là une vérité dont j'ai vu mille exemples dans mon Eglise; je vous avoue que moi-même j'en ai fait l'expérience. Plus d'une fois, j'ai remarqué qu'après avoir assisté à la messe le matin, je me croyais autorisé à agir plus librement le soir. Plus d'une fois, j'ai observé exactement le carême, dans l'espérance secrète de me dédommager plus tard. D'autres fois, dans la tentation du péché, je succombais plus facilement, en pensant que je me confesserais et que j'en obtiendrais l'absolution; après la confession, je me sentais plus léger; il me semblait que ma conscience allégée par l'absolution du prêtre, pourrait bien maintenant, sans trop de danger, être chargée d'un nouveau petit péché. Oh! Monseigneur, que notre cœur est rusé et désespérément malin! Il faut s'étudier avec soin pour découvrir cela; mais soyez sûr que si d'autres ne l'ont pas découvert en eux-mêmes, c'est parce qu'ils ne demandent pas mieux que de se faire illusion. Ainsi, disons donc au peuple toute la vérité, disons-lui que les cérémonies sont bonnes, comme signe extérieur, pour figurer les sentiments qui sont en nous; mais qu'après tout, ce ne sont que des symboles; que le baptême d'eau n'est qu'une image de la purification de notre cœur, de tous ses vices; que la sainte cène n'est que le souvenir du grand sacrifice de Jésus-Christ, mort pour nous racheter de nos péchés. Disons-lui bien que c'est sur son intérieur qu'il doit porter son attention, et qu'en s'étudiant, il reconnaîtra la vérité de ces paroles de l'Evangile : « Les hommes sont remplis d'injustice, d'impureté, » de méchanceté et d'avarice, pleins d'envie, de meurtre, » de querelles, de fraude, de mauvaises mœurs, rapporteurs, médisants, haïssant Dieu, orgueilleux, » etc. Et quand ces malheureux pécheurs sentiront profondément leur misère spirituelle, ouvrons-leur le trésor du salut, ap-

prenons-leur qu'une victime expiatoire est morte pour eux, et que, selon la Parole de Dieu, Christ a porté nos fautes sur la croix, que son sang a été répandu pour la rémission des péchés de plusieurs; disons-leur bien que Dieu leur donne ce ciel qu'ils n'ont pas mérité; et s'ils n'osaient pas croire à un si grand bienfait, ouvrons-leur la Bible, qu'ils y lisent eux-mêmes ces douces paroles trop longtemps restées cachées : « Vous êtes justifiés gratuitement. Vous êtes » sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient point de vous, » c'est un don de Dieu. » Dieu veuille, mon cher oncle, que ces promesses de la Bible réjouissent votre cœur comme elles ont réjoui le mien.

Recevez, etc.

Trois jours après, Monseigneur avait envoyé un remplaçant à notre curé, et avait invité celui-ci à venir passer quelques semaines auprès de lui. L'évêque était un vieillard respectable, homme sincère et de bonne foi. Il n'avait jamais élevé le moindre doute contre l'autorité de sa sainte mère l'Eglise; aussi, fils respectueux et soumis, assujettissait-il son corps aux observances les plus minutieuses, sa santé même en avait souffert; cherchant toujours une paix intérieure qu'il ne trouvait pas, éprouvant le besoin de se sentir assuré de son salut, il ajoutait aux jeûnes les pèlerinages, aux pèlerinages le cilice, et tout cela fatiguait beaucoup son corps, sans tranquilliser son âme. Il se demandait toujours, s'il avait assez fait pour gagner le ciel, et il tremblait à la pensée qu'il en était peut-être encore à quelques pas, peut-être à la porte....; mais encore exposé à tomber en enfer! Alors nouvelles abstinences, nouvelles craintes, et ainsi la vie s'écoulait partagée entre les souffrances de son corps et les angoisses de son âme. On comprend, dès-lors, dans quel but il avait appelé le pauvre curé auprès de lui, il espérait le ramener à des opinions plus conformes à celles de l'Eglise, dont il le voyait s'éloigner à grands pas. Le curé

se rendit à l'invitation de son évêque, celui-ci ne lui parla d'abord de rien, et le reçut avec bonté. Le lendemain, pour être plus tranquille, monseigneur voulut partir avec lui pour la campagne, et n'ayant d'autres témoins que trois ou quatre enfants, qui à quelques pas de là gardaient un troupeau. Pendant une promenade dans le parc, il entama enfin le grand sujet : Dites-moi, mon cher neveu, d'où vous viennent ces nouvelles doctrines, si opposées à celles de l'Eglise, n'est-ce pas Satan qui vous les a suggérées ?

— Non, Monseigneur, c'est la Bible.

— Voilà donc pourquoi vous avez fait répandre dans votre paroisse une centaine d'exemplaires de ce livre, selon ce qui m'a été rapporté ?

— Monseigneur, je n'ai pas cru mal faire en mettant sous les yeux des fidèles les paroles que Dieu nous a adressées à tous.

— Mais ne sentez-vous pas que le simple peuple ne peut pas comprendre ce livre, qui ne doit être lu et expliqué que par le prêtre ?

— Non, je ne sens pas cela, et je trouve qu'au contraire, Dieu a jugé que *tous* pouvaient le comprendre, puisqu'il en recommande la lecture à *tous* ; ainsi, Jésus a dit aux Juifs : « Sondez les Ecritures. » Le Psalmiste a dit : « La loi de l'Eternel est parfaite, restaurant l'âme, donnant de la sagesse aux simples. » Moïse veut que le roi lise le livre de la loi « tous les jours de sa vie ; » il dit à tout le peuple : « Mettez ma parole dans votre cœur, liez-la sur vos mains, écrivez-la sur vos maisons. » Saint Luc approuve les habitants de Bérée, de ce qu'ils comparent les prédications de saint Paul avec la Parole de Dieu. Saint Paul, écrivant ses Epîtres aux diverses Eglises, ne s'adresse pas seulement aux prêtres ; mais il dit : « A vous qui êtes à Rome.... » « A tous ceux qui sont dans l'Achaïe, etc. » Si tous les Israélites du temps de Moïse, tous les juifs du temps de Jésus-Christ, tous les habitants de Rome et de l'Achaïe, pouvaient

lire la Bible, je ne vois pas pourquoi tous les chrétiens de nos jours ne pourraient pas la lire aussi ?

— Mais ne savez-vous pas, reprit l'évêque, que la Bible est obscure et ne peut être comprise de tous.

— Vous allez en juger, dit le curé en souriant.

En même temps, il fit signe aux enfants qui gardaient le troupeau de s'approcher, et quand nos marmots de dix à douze ans furent là en demi-cercle, auprès de l'Evêque, le curé dit au plus jeune : « Mon enfant, tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » M'entends-tu ?

— Oh ! oui, M. le curé, il faut bien aimer le bon Dieu.

— Et toi, mon ami, écoute : « Il n'y a pas un seul juste ; non, il n'y en a pas un seul qui fasse le bien. » Comprends-tu !

L'enfant baissa les yeux ; il avait si bien compris ces paroles, que sa conscience les lui avait à l'instant appliquées à lui-même, et comme il venait de frapper un de ses camarades à la suite d'une petite querelle, il répondit :

— C'est lui qui a commencé, il m'a donné aussi un coup de pied.

— C'est bien plutôt toi, dit l'autre.

— Non, dit une petite fille, c'est tous les deux.

— Et toi, ma petite amie, dit le curé, écoute : « Christ est mort pour nos péchés, il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvée. » Qu'est-ce que cela veut dire, mon enfant ?

— Cela veut dire que Dieu nous pardonne nos péchés si nous aimons Jésus-Christ.

— Et toi, dit le curé au quatrième, écoute : « Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous avec abondance. Priez sans cesse. » Que veulent dire paroles ?

— Tiens ! ça veut dire qu'il faut prier le bon Dieu de nous faire bien sages.

— C'est bien, mes enfants, ne vous battez plus, aimez

Jésus-Christ qui est mort pour obtenir le pardon de vos péchés, demandez à Dieu de vous rendre bien sages et vous irez en paradis. Les enfants se retirèrent tous joyeux.

— Eh bien ! dit le curé à son évêque, il me semble que ces enfants ont assez bien compris mes paroles ?

— Ce n'est pas étonnant, dit celui-ci, elles étaient si simples.

— Oui, mais ces paroles si simples sont précisément celles de la Bible ; et si ces enfants les ont comprises, je puis bien croire que leurs pères et leurs mères les comprendront aussi.

— Oui, mais toutes les pages de cette Bible ne sont pas aussi claires que ce que vous avez cité.

— J'en conviens, mais lors même que le simple fidèle n'aurait compris dans toute la Bible que ces quatre passages, n'y en aurait-il pas assez pour qu'il valût la peine de la lire ? D'ailleurs, l'expérience et le bon sens se réunissent pour affirmer qu'après avoir lu ce livre pendant quelque temps avec prière, le plus simple lecteur verra bientôt un passage facile, l'aider à en pénétrer un autre moins clair, ce qu'il aura saisi lui facilitera l'intelligence de ce qui lui reste à comprendre, et ainsi ces quelques obscurités s'éclairciront complètement. Quand un ami nous adresse une lettre dont quelques mots sont effacés, nous ne rejetons pas pour cela la feuille de papier ; nous lisons une seconde fois, une troisième, jusqu'à ce que ce qui précède et ce qui suit nous fasse comprendre les mots illisibles.

— Mais, reprit l'évêque un peu embarrassé, pour lever toutes ces difficultés, ne vaut-il pas mieux soumettre la Bible à l'interprétation des conciles, dont les décisions sont dirigées par le Saint-Esprit d'après la promesse de Jésus-Christ ?

— Mais, répondit le curé sans hésiter, pourquoi le Saint-Esprit qui peut diriger les décisions des conciles, ne dirigerait-il pas aussi la pensée du simple fidèle qui l'implore

avec humilité ? car cette promesse de Jésus-Christ n'a pas été faite aux conciles seulement , mais à tous ceux que le Seigneur appellera.

— Mais alors si chacun peut lire et interpréter la Bible, vous aurez autant de croyances que d'individus , tandis qu'en soumettant la Bible à l'interprétation des conciles , nous aurons tous la même foi.

— Je ne le crois pas , car comment l'unité naîtra-t-elle mieux de la lecture des décrets des conciles, que de la lecture de la Bible ? Sera-t-il plus facile de comprendre le latin du concile de Trente, que le latin de la Vulgate ?

— Non ; mais le prêtre est là pour interpréter au simple fidèle les décrets du concile. Mais alors sera-t-il plus facile pour le fidèle de comprendre le français de son curé, qui lui parle en chaire , que le français de Sacy , qui lui parle dans sa traduction de la Bible ? Latin pour latin , français pour français , j'aime mieux lire le texte que le commentaire ; mieux vaut la Bible que les explications ; à moins que l'on prétende que lorsque Dieu parle , les hommes savent mieux ce qu'il veut dire que lui-même, et qu'ils aient mieux que lui le talent de se faire comprendre.

— Enfin, dit l'évêque avec quelque impatience, que voulez-vous conclure de tout cela ?

— J'en conclus que puisque la Bible est la parole de Dieu, tout homme est tenu d'aller puiser dans cette Parole la règle de sa foi et de sa conduite , sans que personne ait le droit de lui en imposer une autre, et que si le simple fidèle doit écouter son pasteur , ce n'est qu'autant qu'il juge que ce pasteur lui parle conformément à la Bible. Alors la foi du chrétien sera une foi éclairée , et d'autant plus ferme qu'elle sera plus éclairée. Alors, le chrétien pourra dire dans sa conscience qu'il obéit à Dieu et non pas aux hommes , puisqu'il va puiser dans le livre que toutes les communions chrétiennes (et l'Eglise catholique, apostolique et romaine la première), sont obligées de reconnaître pour

la source de toute la religion, pour la Parole de Dieu. N'est-ce pas à la source que l'eau d'un ruisseau est le plus limpide ? Chaque pas qu'elle fait à travers le limon et la boue de cette terre ne contribue-t-il pas à la troubler ? Eh bien ! de même, ne sera-ce pas à sa source, dans la bouche de Dieu, que la religion sera la plus pure, et tous les pas qu'elle fera en passant de bouches en bouches humaines, ne tendront-ils pas à la corrompre ? Donnons donc la Bible au peuple, et alors il comprendra que ce ne sont pas quelques vaines cérémonies qui sauvent le pécheur ; mais que ce sont uniquement le sang de Christ, et le renouvellement du cœur par le Saint-Esprit.

— Le curé parlait avec une chaleur qui fit comprendre à l'évêque qu'il n'arriverait jamais à lui faire abandonner sa direction nouvelle, par la seule persuasion. Il fit donc jouer tour à tour, la crainte de nuire à son avancement dans l'Eglise, les menaces de la condamnation de Rome, etc. Mais tout fut inutile, le curé revenait toujours à cette réponse : Montrez-moi par la Bible que je me trompe, et alors je serai prêt à me soumettre. Et il supporta avec résignation toutes les petites persécutions qui lui furent suscitées.

Quelques mois plus tard, l'évêque tomba sérieusement malade, le mal empirait chaque jour ; la crainte, ou plutôt la certitude d'une mort prochaine vint doubler ses terreurs sur l'incertitude de son salut. Il cherchait à se rassurer et s'étonnait de ne pas le pouvoir ; il avait beau se dire que peu de saints s'étaient soumis à des austérités aussi dures et aussi nombreuses que lui, toujours sa conscience lui rappelait son péché et lui faisait craindre qu'il n'eût pas encore accompli assez de pénitences pour expier ses fautes devant « Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. » Dans cet état de trouble il se rappela le calme, la paix, dont le curé avait paru jouir pendant son séjour auprès de lui ; et la pensée que cette sérénité d'âme était peut-être le

fruit de ses nouvelles convictions religieuses et qu'après tout il pourrait bien y avoir là quelque chose de bon et de vrai, cette pensée se fit jour dans son esprit. Au moment de la mort on ne s'inquiète guère des ménagements pour le monde, qu'on aurait gardés en état de santé. Monseigneur manda donc son neveu, et lui fit dire qu'il désirait s'entretenir avec lui de choses sérieuses.

Le curé se rendit auprès du mourant. En le voyant entrer : Soyez le bienvenu, lui dit l'évêque, prenez place et qu'on nous laisse seuls quelques instants. Quand tout le monde se fut retiré, et que le curé, après avoir fermé la porte, fut venu se rasseoir auprès du lit de son oncle, celui-ci d'une voix triste et solennelle commença ainsi : Mon cher ami, je n'ai pas de temps à perdre et, sans détours, j'en viens de suite au fait. Vous connaissez ma vie, vous savez si je me suis acquitté scrupuleusement des devoirs de ma religion, et cependant je vous avoue qu'au moment de paraître devant Dieu, même après avoir reçu le saint sacrement pour la dernière fois, je tremble à la pensée de me présenter au tribunal de mon Juge ! Quelque chose de plus puissant que moi, me dit que je ne suis pas prêt à paraître, et je sens que je ne jouis pas, à ma dernière heure, de ce calme chrétien qui voit venir la mort sans crainte, qui la reçoit même avec joie. Je l'ai remarqué chez vous, cher frère, ce calme précieux, et tout en vous poursuivant pour vos doctrines, je me sentais intérieurement frappé de la sérénité qu'elles portaient dans votre âme ; oh ! je vous en prie, dites-moi vite, comment vous en êtes venu là.

— Le voici, répondit le curé : j'ai été moi-même dans l'état d'esprit où je vous trouve maintenant ; en étudiant ma vie, j'y découvrais chaque jour de nouvelles imperfections, plus je m'efforçais de vivre saintement, plus je sentais le péché peser sur ma conscience. Si je faisais une action bonne aux yeux du monde, je sentais qu'elle était mauvaise

devant Dieu, parce que la vanité ou l'orgueil y entraient toujours pour quelque chose. Si je m'efforçais de prendre une résolution en vue de Dieu, au moment de me décider à faire le bien, je sentais un motif intéressé venir m'y pousser aussi, et ainsi en corrompre la source. Enfin, j'en étais venu à me haïr moi-même. J'avais horreur de ma vie, et ce qui vint augmenter mes terreurs, c'est que je trouvais, dans mes lectures de la Bible, des déclarations telles que celles-ci : « Le salaire du péché, c'est la mort ! Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses de la loi pour les faire ! Quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher contre un seul commandement, est coupable comme s'il les avait tous violés. » Un jour, je crus perdre la tête, et de désespoir je me jetai à genoux en me frappant la poitrine, m'écriant : Mon Dieu, aie pitié de moi. Je suis un grand pécheur ; que faut-il faire, que faut-il faire pour être sauvé ? A l'instant je me lève, j'ouvre ma Bible, j'y jette les yeux, et j'y trouve précisément les paroles que je venais de prononcer : « Que faut-il faire pour être sauvé ? » Frappé de cette coïncidence, je me hâtai de lire les paroles qui suivaient, c'était précisément la réponse à ma question ; les voici : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » *Crois, et tu seras sauvé*, me dis-je. Quoi ! il me suffit de croire ?... Je pensai avoir mal compris, je relus ces mots, et je retrouvai toujours : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » Pour éclaircir cette pensée, je recourus aux autres passages de ma Bible qui traitaient le même sujet, et qui m'étaient indiqués par des renvois ; j'en trouvai un grand nombre dont le sens était toujours : « Crois en Jésus-Christ, tu auras le pardon de tes péchés et une vie éternelle. » J'avoue cependant que cette foi qui m'était demandée, ce salut qui m'était offert gratuitement, tout cela était d'abord dans ma tête sans être descendu dans mon cœur, lorsqu'un jour le mot de grâce, sauvé par grâce ; tomba lumineux dans le fond de mon âme.

Grâce ! oh ! je comprends, m'écriai-je, j'étais condamné à l'enfer comme un brigand à l'échafaud, et au moment de périr, mon Roi m'envoie une lettre de grâce. Je comprends, je devais à mon maître une lourde dette de péchés et mon Dieu me la remet ; il m'en fait grâce, grâce ! Oh ! je comprends ce mot doux et puissant pour chasser de mon cœur toute la crainte ! Maintenant que je meure ou que je vive, je suis sauvé ! Quel amour mon Dieu a déployé pour moi, et aujourd'hui sauvé, quel amour je vais avoir pour lui ! Comme il me sera doux de faire sa volonté ! comme je me sacrifierai volontiers à son service et au bien de mes frères qui ne connaissent pas encore ce que c'est que la grâce, le pardon, l'amour de Dieu ! Grâce, ce mot avait embrasé toute mon âme, et depuis lors une paix toujours croissante s'est répandue dans mon cœur. J'ai fait l'expérience de cette promesse de Jésus : « Je vous donne ma paix, non point comme le monde la donne, que votre cœur ne se trouble point, ne craignez point. » Depuis lors, aussi, je n'ai pas de plus grand bonheur que de travailler à faire la volonté de mon Dieu ; sans doute, je tombe encore dans le péché, mais je ne m'en relève jamais sans frémir, et sans trouver dans ces chutes mêmes de nouvelles forces pour me tenir plus ferme à l'avenir. Depuis lors, je me sens dévoré du désir de faire connaître cette bonne nouvelle à mes frères, et je suis heureux d'un bonheur indicible quand je vois mes paroles tomber dans un cœur bien préparé et une âme de plus échapper à l'enfer pour se convertir au Seigneur.

— Mais, cher frère, interrompit l'évêque, ému par ces paroles pleines de feu, qui vous garantit que cette assurance de votre salut, que vous croyez ressentir, est bien une réalité ratifiée dans le ciel par Dieu lui-même, et qu'elle n'est pas purement un fruit de votre imagination ?

— J'en ai pour garant le témoignage du Saint-Esprit que j'ai dans mon cœur, et qui faisait dire à saint Paul : Que

l'Esprit de Dieu témoignait avec son propre esprit que Dieu l'avait adopté. Je sais que le monde peut me dire que c'est encore là un fruit de mon imagination. Mais que m'importe ce que dit et pense le monde? Il me suffit de sentir, moi, qu'il en est autrement. Je dis à tous : demandez à Dieu son Esprit, et vous l'obtiendrez pour vous sanctifier. Si l'on met mon conseil en pratique, l'on en reconnaît bientôt la vérité, et j'en bénis mon Dieu. Si l'on ne veut pas me croire, et qu'on se moque de moi, je n'en suis pas moins assuré de mon propre salut. Je prie pour l'incrédule, et j'espère toujours pour lui; je sais que Dieu peut le convertir à sa dernière heure. Oui, mon cher oncle, ce n'est pas en vous que vous devez chercher votre salut, vos œuvres toujours imparfaites ne vous donneront jamais de sécurité. Il vous faut un Sauveur puissant, parfait, saint; il vous faut Jésus-Christ Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair; ce n'est que lorsque vous aurez un tel appui, que vous ne craignez plus de tomber, et un tel avocat près de Dieu, que vous serez assuré de ne pas être condamné.

Pendant les jours suivants, les deux amis eurent encore quelques conversations; à chaque instant le corps de l'évêque s'affaiblissait, mais en même temps son âme semblait prendre de nouvelles forces; il écoutait beaucoup plus qu'il ne parlait. Il se fit lire par son neveu diverses parties du Nouveau Testament, entre autres, l'épître aux Romains et celle aux Galates. Enfin, un dimanche soir, lorsque son neveu terminait, au pied de son lit, une prière en ces mots : Mon Dieu, nous ne comptons ni sur nous, ni sur nos œuvres, mais uniquement sur Jésus-Christ pour être sauvés, l'évêque leva les yeux au ciel, et en prononçant ces paroles : *Amen! Seigneur, amen!* il exhala le dernier soupir.